

L'allégorie de la caverne

Des étranges prisonniers

[514a] Socrate – Eh bien, après cela compare notre nature, considérée sous l'angle de l'éducation et de l'absence d'éducation, à la situation suivante. Représente-toi des hommes dans une sorte d'habitation souterraine en forme de caverne. Cette habitation possède une entrée disposée en longueur, remontant de bas en haut tout le long de la caverne vers la lumière. Les hommes sont dans cette grotte depuis l'enfance, les jambes et le cou ligotés de la sorte qu'ils restent sur place et ne peuvent regarder que ce qui se trouve devant eux, incapables de tourner la tête à cause de leurs liens. Représente-toi la lumière d'un feu qui brûle sur une hauteur loin derrière eux et, entre le feu et les hommes enchaînés, un chemin sur la hauteur, le long duquel tu peux voir l'élévation d'un petit mur, du genre de ces cloisons qu'on trouve chez les montreurs de marionnettes et qu'ils érigent pour les séparer des gens. Par-dessus ces cloisons, ils montrent leurs merveilles. [...] Imagine aussi, le long de ce muret, des hommes qui portent toutes sortes d'objets fabriqués qui dépassent le muret, des statues d'hommes [515a] et d'autres animaux, façonnées en pierre, en bois et en toute espèce de matériau. Parmi ces porteurs, c'est bien normal, certains parlent, d'autres se taisent.

Glaucou – Tu décris là, une image étrange et de bien étranges prisonniers.

S. – Ils sont semblables à nous. Pour commencer, crois-tu en effet que de tels hommes auraient pu voir quoi que ce soit d'autre, d'eux-mêmes et les uns des autres, si ce ne sont les ombres qui se projettent, sous l'effet du feu, sur la paroi de la grotte en face d'eux ?

G. – Comment auraient-ils pu, puisqu'ils ont été forcés leur vie durant de garder la tête immobile ?

S. – Qu'en est-il des objets transportés ? N'est-ce pas la même chose ?

G. – Bien sûr que si.

S. – Alors, s'ils avaient la possibilité de discuter les uns avec les autres, n'es-tu pas d'avis qu'ils considéreraient comme des êtres réels les choses qu'ils voient ?

G. – Si, nécessairement.

S. – Et que se passerait-il si la prison recevait aussi un écho provenant de la paroi d'en face ? Chaque fois que l'un de ceux qui passent se mettrait à parler, crois-tu qu'ils penseraient que celui qui parle est quelque chose d'autre que l'ombre qui passe ?

G. – Par Zeus, non, je ne le crois pas.

S. – Mais alors, de tels hommes considéreraient que le vrai n'est absolument rien d'autre que les ombres des objets fabriqués.

G. – De toute nécessité.

La délivrance

S. – Examine dès lors la situation qui résulterait de la libération de leurs liens et de la guérison de leur égarement, dans l'éventualité où, dans le cours des choses, il leur arriverait ce qui suit. Chaque fois que l'un d'entre eux serait détaché et contraint de se lever subitement, de retourner la tête, de marcher et de regarder vers la lumière, à chacun de ces mouvements il souffrirait, et l'éblouissement le rendrait incapable de distinguer ces choses dont il voyait auparavant les ombres. Que crois-tu qu'il répondrait si quelqu'un lui disait que tout à l'heure il ne voyait que des lubies, alors que maintenant, dans une plus grande proximité de ce qui est réellement, et tourné davantage vers ce qui est réellement, il voit plus correctement ? Surtout si, en lui montrant chacune des choses qui passent, on le contraint de répondre à la question : qu'est-ce que c'est ? Ne crois-tu pas qu'il serait incapable de répondre et qu'il penserait que les choses qu'il voyait auparavant étaient plus vraies que celles qu'on lui montre à présent ?

G. – Bien plus vraies.

S. – Et de plus, si on le forçait à regarder en face la lumière elle-même, n'aurait-il pas mal aux yeux et ne la fuirait-il pas en se retournant vers ces choses qu'il est en mesure de distinguer ? Et ne considérerait-il pas que ces choses-là sont réellement plus claires que celles qu'on lui montre ?

G. – C'est le cas.

S. – Si par ailleurs on le tirait de là par la force, en le faisant remonter la pente raide et si on ne le lâchait pas avant de l'avoir sorti dehors à la lumière du soleil, n'en souffrirait-il pas [516a] et ne s'indignerait-il pas d'être tiré de la sorte ? Et lorsqu'il arriverait à la lumière, les yeux éblouis par l'éclat du jour, serait-il capable de voir ne fût-ce qu'une seule des choses qu'à présent on lui dirait être vraies ?

G. – Non, il ne le serait pas en tout cas pas sur le coup.

S. – Je crois bien qu'il aurait besoin de s'habituer, s'il doit en venir à voir les choses d'en-haut. Il distinguerait d'abord plus aisément les ombres, et après cela, sur les eaux, les images des hommes et des autres êtres qui s'y reflètent, et plus tard encore ces êtres eux-mêmes. A la suite de quoi, il pourrait contempler plus facilement, de nuit, ce qui se trouve dans le ciel, et le ciel lui-même, en dirigeant son regard vers la lumière des astres et de la lune, qu'il ne contemplerait de jour le soleil et sa lumière. [...] Alors, je pense que c'est seulement au terme de cela qu'il serait enfin capable de discerner le soleil, non pas dans ses manifestations sur les eaux ou dans un lieu qui lui est étranger, mais lui-même en lui-même, dans son espace propre, et de le contempler tel qu'il est.

G. – Nécessairement.

S. – Et après cela, dès lors, il en inférerait au sujet du soleil que c'est lui qui produit les saisons et les années, et qui régit tout ce qui se trouve dans le lieu visible, et qui est cause d'une certaine manière de tout ce qu'ils voyaient là-bas.

G. – Il est clair qu'il en arriverait là ensuite.

Le retour

S. – Mais alors quoi ? Ne crois-tu pas que, se remémorant sa première habitation, et la sagesse de là-bas, et ceux qui étaient alors ses compagnons de prison, il se réjouirait du changement, tandis qu'eux il les plaindrait ?

G. – Si, certainement.

S. – Les honneurs et les louanges qu'ils étaient susceptibles de recevoir alors les uns des autres, et les privilèges conférés à celui qui distinguait avec le plus d'acuité les choses qui passaient et se rappelait le mieux celles qui défilaient habituellement avant les autres, lesquelles après et lesquelles ensemble, celui qui était le plus capable de deviner, à partir de cela, ce qui allait venir, celui-là, es-tu d'avis qu'il désirerait posséder ces privilèges et qu'il envierait ceux qui, chez ces hommes-là, reçoivent les honneurs et auxquels on confie le pouvoir ? Ou bien crois-tu qu'il éprouverait ce dont parle Homère, et qu'il préférerait de beaucoup étant aide-laboureur, être aux gages d'un autre homme, un sans terre et subir tout au monde plutôt que de s'en remettre à l'opinion et de vivre de cette manière ?

G. – C'est vrai, je crois pour ma part qu'il accepterait de tout subir plutôt que de vivre de cette manière.

S. – Alors, réfléchis bien à ceci. Si, à nouveau, un tel homme descendait pour prendre place au même endroit, n'aurait-il pas les yeux remplis d'obscurité, ayant quitté tout d'un coup le soleil ?

G. – Si, certainement.

S. – Alors, s'il lui fallait de nouveau concourir avec ceux qui se trouvent toujours prisonniers là-bas, en formulant des jugements pour discriminer les ombres de là-bas, dans cet instant où il se trouve alors aveuglé, avant que [517a] ses yeux ne se soient remis et le temps requis pour qu'il s'habitue étant loin d'être négligeable, ne serait-il pas l'objet de moqueries et ne dirait-on pas de lui "comme il a gravi le chemin qui mène là-haut, il revient les yeux ruinés", et encore : "cela ne vaut même pas la peine d'essayer d'aller là-haut ?". Quant à celui qui entreprendrait de les détacher et de

les conduire en haut, s'ils avaient le pouvoir de s'emparer de lui de quelque façon et de le tuer, ne le tueraient-ils pas ?

G. – Si, absolument.

extrait et adapté de Platon, *La République*, livre VII, 514a-516e,
trad. G. Leroux, Paris, Flammarion, 2002, p. 358-364.

Questions

- Les prisonniers pensent avoir affaire à la réalité. Peuvent-ils savoir qu'ils ne voient que des ombres ? Se sentent-ils prisonniers ?
- À partir de ce texte, définissez la nature de l'illusion. En quoi l'illusion n'est pas une simple erreur ?
- Platon nous dit qu'il faut tirer de force un prisonnier. Expliquez pourquoi. Le prisonnier se représente-t-il, au départ, sa délivrance comme une vraie délivrance ?
- Décrivez précisément les étapes de la découverte du monde extérieur. Pourquoi faut-il autant de temps ? Pourquoi une gradation est-elle nécessaire ?
- Au terme de son ascension, qu'est-ce que l'initié sait de plus que les prisonniers de la caverne ? Ceux-ci ont-ils les moyens de le croire ?
- Qu'est-ce qui rend l'attitude de celui qui est revenu haïssable aux yeux de ceux qui sont restés ?

Commentaire

Pourquoi rechercher la vérité plutôt qu'en rester à l'opinion de chacun ?

a. Les prisonniers pensent avoir affaire à la réalité. Peuvent-ils savoir qu'ils ne voient que des ombres ? Se sentent-ils prisonniers ?

Les prisonniers vivent depuis toujours enchaînés, fixant le mur de la caverne où se projettent des ombres. Ces apparences sont, pour eux, la seule réalité possible, puisqu'ils n'ont jamais rien perçu d'autre. Ils ne peuvent donc pas soupçonner qu'il existe un monde extérieur ni que les ombres ne sont que des reflets. Leur ignorance n'est pas une faute, mais une limitation de leur expérience sensible : ils confondent les effets avec les causes. De plus, ils ne se sentent pas prisonniers, car ils ignorent la liberté. Pour eux, la caverne est tout l'univers. Cette situation illustre la puissance de l'habitude et de l'opinion : on s'attache à ce qu'on connaît, même si c'est illusoire. Le premier obstacle à la vérité est donc l'ignorance satisfaite, celle qui ne sait même pas qu'elle ignore.

b. À partir de ce texte, définissez la nature de l'illusion. En quoi l'illusion n'est pas une simple erreur ?

L'illusion, chez Platon, est plus profonde qu'une simple erreur de jugement. L'erreur suppose qu'on se trompe sur un point précis, mais qu'on puisse reconnaître la faute et la corriger. L'illusion, au contraire, structure tout notre rapport au réel : on ne voit pas les choses comme elles sont, mais à travers des images trompeuses. Les prisonniers de la caverne ne savent pas qu'ils se trompent, car ils n'ont aucun moyen de comparer leurs perceptions à la réalité. Leur illusion est totale et vécue comme vraie. C'est pourquoi Platon distingue l'illusion du simple mensonge : elle est une ignorance involontaire, une croyance enracinée dans les sens et dans la coutume. La philosophie commence justement quand l'homme soupçonne cette illusion et entreprend de s'en libérer par la raison et l'éducation.

c. Platon nous dit qu'il faut tirer de force un prisonnier. Expliquez pourquoi. Le prisonnier se représente-t-il, au départ, sa délivrance comme une vraie délivrance ?

Platon insiste sur le fait que le prisonnier doit être détaché de force, car nul ne quitte spontanément l'illusion. Habitué à ses ombres, il craint la lumière et souffre quand il la découvre. La vérité est d'abord une épreuve : elle aveugle, déstabilise, oblige à remettre en cause tout ce qu'on croyait. Ainsi, la libération n'est pas perçue comme un bien, mais comme une douleur et une menace. L'éducation philosophique, pour Platon, consiste précisément en ce travail de contrainte : arracher l'âme à l'ignorance, l'obliger à se tourner vers ce qui est réellement. Le prisonnier, au départ, voudrait retourner à ses illusions familières. Ce n'est qu'après un long effort qu'il comprendra que sa délivrance est une vraie libération : il aura alors conquis, par lui-même, la vision du vrai.

d. Décrivez précisément les étapes de la découverte du monde extérieur. Pourquoi faut-il autant de temps ? Pourquoi une gradation est-elle nécessaire ?

La sortie de la caverne suit une progression lente et graduée, car l'esprit ne peut passer brusquement de l'ombre à la lumière. D'abord, le prisonnier voit les objets réels éclairés par le feu, puis il s'élève vers la sortie et distingue les reflets dans l'eau, ensuite les choses elles-mêmes à la lumière du jour, enfin il contemple le soleil, symbole du Bien et de la vérité suprême. Cette ascension figure le chemin de l'éducation de l'âme, de l'opinion à la science, de l'apparence à l'intelligible. La gradation est nécessaire, car l'intelligence doit s'habituer progressivement à la clarté du vrai. Trop de lumière aveugle l'œil non exercé. Le temps symbolise ici le travail de formation intellectuelle et morale : la connaissance n'est pas donnée, elle s'acquiert par un lent apprentissage de la liberté intérieure.

e. Au terme de son ascension, qu'est-ce que l'initié sait de plus que les prisonniers de la caverne ? Ceux-ci ont-ils les moyens de le croire ?

L'initié, parvenu à la contemplation du soleil, comprend enfin la cause de toute chose : le Bien, source de vérité et de réalité. Il sait que les ombres ne sont que des apparences, et que les opinions humaines reposent sur des reflets du vrai. Il a donc atteint la connaissance des essences, le savoir intellectuel et non plus sensible. Mais les prisonniers restés dans la caverne ne peuvent le croire : leur langage, leur expérience et leurs critères de réalité sont enfermés dans l'ombre. Pour eux, ce qu'il dit n'a aucun sens. L'initié possède une connaissance qu'ils ne peuvent partager, faute d'avoir fait le même chemin intérieur. Ce décalage entre savoir et ignorance illustre la difficulté de transmettre la vérité à ceux qui vivent encore dans l'opinion.

f. Qu'est-ce qui rend l'attitude de celui qui est revenu haïssable aux yeux de ceux qui sont restés ?

Lorsqu'il revient dans la caverne, le philosophe initié est mal vu et rejeté. Ses yeux, habitués à la lumière, voient mal dans l'obscurité ; les prisonniers en concluent qu'il s'est affaibli, voire qu'il a perdu la raison. Sa parole dérange, car elle remet en cause leur monde et leurs certitudes. Platon montre ainsi que l'ignorance se défend : les hommes préfèrent leurs illusions rassurantes à une vérité qui bouleverse leur confort. Le sage devient donc un étranger, parfois un ennemi, car il menace l'ordre établi des croyances. Cette haine du vrai annonce le sort de Socrate, mis à mort pour avoir voulu instruire ses concitoyens. L'allégorie illustre ainsi une leçon politique et morale : éduquer, c'est affronter la résistance de ceux qui préfèrent l'esclavage de l'opinion à la liberté de la pensée.